

Marie Jo Thabuis

La

Feulate

Edition Scripta

Du même auteur

- On n'éteint pas les Etoiles

Poésie - La Compagnie Littéraire (Paris) 2007

- Refuges

Prix Paul Verlaine

Grand Concours National 2011

Société des Poètes Français – Paris

Poésie – (CTR Annemasse 74) 2010

- Souffleurs de vers

(CD collectif avec les membres du Cercle des Poètes Retrouvés de la Société des Auteurs Savoyards).

- Nouveaux Chemins de Tendre

Prix Marie Noël

Grand concours National 2014

Société des Poètes Français – Paris)

Poésie – Editions Scripta (Jouvaille 54) 2013

INEDIT :

« Il s'appelait Petit Poucet »

Musique de Mr Lucien Jacquier Conte musical produit en Haute-Savoie.

*J'ai senti glisser le vent,
J'ai vu bondir le torrent,
J'ai laissé filer les jours !*

*- Mais alors, où vas-tu temps
passant ?*

*- Je vais cherchant ma légende et
mon pays...*

-I-

Au hameau de La Fatrasie, maisons de pierre et vieilles fermes subissent les flots désastreux de ce juillet tremblant. Le temps hésite et nargue la saison. La pluie a pris ses quartiers dans un gris fumeux, le mercure est en boule tout au fond de son tube.

Ce matin, il n'est aucun promeneur pour s'exposer sur les chemins de balades où les arbres et les haies dégoulinent. Le hameau qui frissonne, en ce jour d'été sombre, est situé à six kilomètres de San-Rochaz petite ville voisine.

Outre le mauvais temps qui sévit cette semaine, la Fatrasie est assoupie depuis déjà quelques années. Pourtant, il y avait de l'animation autrefois lorsque les paysans faisaient feux de tout bois et lorsque les prés, dans l'or de l'été, ondulaient de blé ou d'orge ! La vie résonnait et chantait !

L'activité rurale de ce petit coin de campagne, a disparu. La plupart des demeures sont inhabitées. Les anciens sont morts et les

jeunes ont déserté ; leurs affaires et centres d'intérêts sont ailleurs. Une ambiance figée, comme suspendue dans l'air, à la fois étrange et attirante, marque pourtant cet endroit qui a gardé son charme.

Les quelques survivants, issus d'un temps qui n'est plus sinon dans leur mémoire, demeurent dans leurs murs sans les négliger, aimant à fleurir leur maison d'un autre âge et surtout, aimant y vivre, fidèles à eux-mêmes, mais, ils sont secrets et silencieux. Rarement lèvent-ils les yeux au-delà de leurs galoches, à se demander ce qu'ils cherchent, le regard aimanté vers le bas ! Au point qu'ils se feront vieux, le corps et l'âme courbés à angle obtus.

L'aubergiste du coin, Fernand, dit Nan-Nan, maintient vaille que vaille porte ouverte aux promeneurs. Son établissement a pignon sur une petite place et l'on se retrouve volontiers chez lui, surtout aux beaux jours.

La salle à manger du restaurant est pourvue de cinq ou six tables garnies d'une nappe à carreaux rouges et blancs ; entre les deux fenêtres qui donnent sur la place, est suspendue une pendule dont le coucou s'est égosillé à l'usure du temps ; contre le mur d'en face se

trouve un vaisselier massif sur lequel s'empoussièrent quelques plats dont on ne se sert plus. Au bout de la pièce, un tout petit bar est doté, seul élément moderne, d'une tireuse à bière. Derrière celui-ci, sur une étagère, s'alignent les bouteilles de différents apéritifs et eaux de vie mais aussi, de sirops dont les couleurs se fanent lentement car pour ces derniers rares sont les amateurs.

Nan-Nan est un petit trapu avec une tête ronde aux cheveux clairsemés. Il change son jean et son polo à col ouvert, sa tenue de travail, quand ils sont raides et crapoteux et il garde, en permanence sur l'épaule, le torchon qui sert à essuyer les verres.

Louise sa femme ne vient aux fourneaux dans la cuisine, à l'arrière, que lorsque se présentent des clients. Le reste du temps, elle cultive son jardin et entretient un poulailler. Souvent, elle va glaner des plantes sauvages, aromatiques ou médicinales. Cela lui permet de se constituer une petite pharmacopée, c'est assez courant à la campagne. Elle n'est pas bavarde et laisse son mari discuter de la pluie, du beau temps ou d'autres choses avec les chasseurs, les promeneurs de passage ou quelques voisins peu nombreux.

Deux menus campagnards sont proposés toute l'année. L'un vous régale de patates au barbot¹ complétées par les diots² spécialités locales, l'autre est composé de beignets de pommes de terre et de la tomme blanche maison. A l'occasion, la carte est agrémentée de champignons des bois ou rarement, de cuisses de grenouilles.

Les habitués savent qu'ils entameront leur repas avec un assortiment de charcuterie de pays, accompagné d'une bouteille de Mondeuse. Ils le termineront avec une salade verte, le reblochon traditionnel et la tarte aux fruits de saison. Le tout sera suivi du café noir délavé accompagné Dieu merci, d'un coup de génépi.

A deux pas du restaurant, depuis des lustres, s'élève une petite église. Elle ressemble plutôt à une chapelle. Plantée sur un terre-plein, elle domine et se hausse du col avec son clocher miniature qui porte à son faite une vierge dorée. A l'intérieur restent quelques bancs d'origine. Le maître autel où le prêtre tournait le dos au peuple a été remplacé par un autre en bois sculpté, permettant au célébrant, quand il y en a un, de

¹ Pommes de terre à la vapeur

² Saucisses de porc

s'adresser à ses fidèles. Sur un bas-côté de l'édifice, à droite, s'empoussièrent un harmonium dont le buffet est décoré en marqueterie. Au-devant, apparaissent deux anges musiciens tenant dans leurs mains, l'un une harpe, l'autre une sorte de trompette. Au milieu d'eux, curieusement, figurent trois cercles concentriques dont on peut penser qu'ils représentent la Trinité.

Si l'on ouvre son couvercle, il n'a « que notes » jaunes et noires au sourire usé. Au-dessus du clavier, sont abandonnées des partitions qui s'effritent. La curiosité vous les fait parcourir ; aussitôt leurs portées de grégorien dégagent une odeur de vieil encens. Ont-ils été seulement entonnés ces psaumes oubliés ? Le pédalier ne fonctionne plus, ses courroies ont fusé, l'instrument est muet.

En sortant de l'église, un peu plus bas, on aperçoit un four à pain éteint depuis longtemps. Il est tout délabré, ses murs sont lézardés et le toit est prêt à s'effondrer. Personne ne se souvient si quelque seigneur exigea un droit de ban dans un Moyen Âge qui n'a guère laissé de traces ici. On suppose que sa construction fut une initiative villageoise à une époque incertaine. Inutilisé, il se dégrade.

De leur vivant, les anciens du hameau racontaient que leurs grands-parents l'avaient utilisé. Certains disaient, nostalgique, qu'il avait favorisé la rencontre d'une communauté solidaire autour d'un symbole sacré : le pain. Chaque famille pétrissait et laissait lever sa pâte à domicile, puis, utilisait son « temps de four » afin de cuire les besoins de la semaine.

Depuis longtemps déjà, tous les deux jours, c'est un boulanger de San-Rochaz qui fait sa tournée pour approvisionner le peu d'habitants qui demeurent encore ici.

-II-

Marie Cusin est une vraie Fatrasienne. Elle réside dans sa vieille demeure en face de l'église. Ce bâtiment, construit par ses aïeux, abritait bêtes et propriétaires dans une promiscuité naturelle et nécessaire en ces temps-là. L'étable, séparée de l'habitat par une simple paroi de bois, laissait passer les remugles et la chaleur des animaux mais, désormais, l'écurie est vide. Marie allume un fourneau à bois pour se chauffer, seule, dans sa demeure.

On entre de plain-pied dans sa cuisine derrière laquelle se trouve la chambre des parents. Ils sont morts depuis quelques années. Un étage est accessible par l'escalier de bois qui grimpe depuis la pièce à vivre. Composé de deux mansardes, l'une d'elles a été aménagée pour la fille unique du foyer qui l'occupe toujours mais où, rien n'a changé. La maison est pétrifiée et personne n'y chante ou rit.

Marie n'est pas très grande et ressemble à son père : des cheveux blonds, les yeux bleus, les joues rosacées. Elle a un air modeste et semble

gentille. Seule, dominée depuis l'enfance par les us et coutumes de la région, plus rien ne viendra bousculer ses habitudes.

Elle mène une vie de non existence mais elle ne le sait pas. Cela pourrait être la conséquence d'une mollesse de caractère, d'une forme d'indolence. Il s'agit plutôt d'une soumission aux usages campagnards imposant le silence des sentiments, la restriction des élans, la dissimulation des penchants. Le contraire serait une étrangeté.

Pourtant, il est impossible d'affirmer que le cuir tanné, la roideur des membres, les rides et la rudesse des gens du cru, soient les témoins d'un cœur qui leur battrait au ralenti avant que de se figer, surtout lorsque transparait la malice à leurs yeux aux paupières lourdes !

L'habitude veut que l'on poursuive son chemin à travers le paysage, l'âme en tenaille. Il faudra du temps à Marie pour qu'elle se libère de ce poids, qu'elle prenne conscience de sa tristesse et qu'enfin, elle désigne le malheur qui ne se nomme jamais ici.

Avec un certain détachement, elle suit de loin les péripéties du monde dont l'évolution, rapide, ne cesse de l'étonner mais sans plus.

Toutes les semaines elle fleurit la petite église qui doit rester attrayante. Quelques passants, même peu nombreux, pourraient s'y arrêter !

Elle accomplit ce rituel sans dévotion prononcée. C'est une manière de se sentir utile et de dire : nous sommes là, les derniers survivants du patelin ! Cette visite journalière la rassure. Dans la douce pénombre du lieu, elle pense à ceux qui ne sont plus et, particulièrement, à son copain Jeannot qu'elle n'oubliera jamais.

Quand elle était petite, le village était peuplé et vivant. Elevée religieusement, elle avait suivi les leçons de catéchisme dispensées par un curé omniprésent dont tous, enfants comme adultes, craignaient les enseignements sans conteste.

Près de chez elle, il y a une vieille maison de village en pierres jaunes, comprenant deux niveaux. Au premier, un modeste appartement et au rez-de-chaussée, deux pièces communicantes avec des portes vitrées ouvrant sur une cour.

L'une des deux salles servait de permanence pour la mairie. Elle était ouverte tous les jeudis matin. Les Fatrasiens savaient qu'ils pouvaient s'adresser à l'instituteur qui rendait service en tant que secrétaire une fois par semaine. Il les aidait à remplir quelques paperasses dont ils n'arrivaient pas à bout.

La pièce voisine servait de classe où les écoliers apprenaient ensemble tous âges confondus. Ce temps-là est fini, aujourd'hui, la Fatrasie est définitivement rattachée à San-Rochaz et l'école est fermée.